

N Terres de Navarre

Nafarroako lurraldeak



N°24 | 2015

**Heurs et malheurs d'une abbaye royale
navarro-labourdine : Salvatore d'Urdazubi**
Michel DUVERT



Heurs et malheurs d'une abbaye royale

navarro-labourdine :
Salbatore d'Urdazubi

Auteur | **Michel DUVERT**
Lauburu, Etniker Iparralde

Le duché de Vasconie fut créé en 602, dans l'orbite des rois francs. Deux siècles plus tard, la Vasconie du Nord s'en affranchira pour se rapprocher de Pampelune. Pour les grands ordres religieux, cette terre semble avoir été longtemps inconnue, semée de communautés chrétiennes autonomes (ou « chanoines » au sens large). Le diocèse de Bayonne y était très étendu. Dans sa classique étude sur le pèlerinage de Compostelle, Lambert écrit : « *le diocèse de Bayonne comprit jusqu'en 1566, par delà les limites du royaume de France, le Valcarlos jusqu'au col d'Ibañeta, tout à côté de Roncevaux, et la région du Baztan et de la Bidassoa jusqu'à Saint-Sébastien. On conçoit aisément toute l'importance de ce fait dans l'organisation religieuse du Pays Basque, et notamment dans la répartition de ses fondations monastiques.* »

“ L'ordre des Prémontrés sera le premier à organiser la partie occidentale de ce diocèse ”

L'ordre des Prémontrés sera le premier à organiser la partie occidentale de ce diocèse dans le cœur de sa montagne. Il est bon de le souligner d'emblée car les historiens « officiels » veulent l'ignorer. À titre d'exemple, dans le *Libro de fuegos de la merindad de Pamplona* à l'occasion d'une contribution aux dépenses du roi de Navarre en 1427, il est question de l'abbaye

d'Urdazubi (Urdax) et de ses vicariats : « *de dicha Orden [des Prémontrés] con los cléricos de la dicha tierra de Baztan que son del obispado de Bayona.* ». Tout au long du Moyen Âge, l'abbaye Salvatore d'Urdazubi sera ainsi un établissement religieux majeur participant à la mise en forme du diocèse bayonnais.

Cet article, qui prolonge celui publié dans *Terres de Navarre* 2014, est rédigé suite à une étude de terrain encadrée par plusieurs travaux cités dans la bibliographie et qui ne seront guère rappelés en cours de texte. Le plus important des auteurs consultés est sans contexte Zudaire.

Une Église en formation

L'histoire des multiples compromissions entre Église et pouvoir est largement connue. C'est ainsi que héritant du titre d'*episcopus Wasconiae*, Raymond le Vieux fut à la fois parent de la famille ducale et titulaire de six évêchés entre 1022 et 1058. Les plus influents de ces hommes avaient fini par occuper des positions sociales enviées, touchant les rentes de leurs églises et d'autres héritages. La période carolingienne fut particulièrement opaque. En haut lieu régnait le laxisme complet. Certains papes, parfois des enfants de riches familles, étaient de simples débauchés.

Quant aux pasteurs, quel christianisme professaient-ils ? (savaient-ils lire ?) Comme le souligne Goity, à ces époques la culture du clergé se limitait essentiellement à la mise en œuvre de forme de vie sacramentelle. Cela ne pouvait plus durer !

L'Église diocésaine

Avec la Réforme grégorienne une partie des biens usurpés à l'Église fût d'abord restituée. Ce ne fut pas sans peine. L'Église usa et abusa de la peur de l'enfer, de la menace d'excommunication, voire du refus de sépulture religieuse. La lecture des cartulaires est édifiante à ce propos (voir celui de Sorde dans la publication de Martin). En 1056-1059, Raymond le jeune (neveu du précédent titulaire du seul évêché de Bazas, d'où il organisa celui de Bayonne) obtint la restitution des biens de l'Église auprès du vicomte du Labourd Fortun et de son frère Loup Sanche « *pour la rédemption de leurs âmes et de celles de leurs parents* ».

Mais ce mouvement ne sut pas se contenir : l'odieuse *Dictatus papæ* de 1075 fut appuyé par l'arrogant Innocent III qui déclara « *Rome est à la tête du monde* ». Une véritable théocratie latine se constitue en toute impunité et a la mainmise sur les dirigeants de l'Europe.

L'Église des moines

Les Clunisiens étaient établis dans leur province de Gascogne à Saint-Sever et Saint-Jean de Sorde, dans celle d'Espagne à Salvador de Leire et San Juan de la Peña. Ne dépendant que de la papauté, qui en fit ses missionnaires et ses soldats, les Clunisiens s'employèrent à diffuser leurs outrances cléricales en Vasconie. Luchaire montre bien qu'ayant acquis une totale autonomie vis-à-vis des puissances laïques, fondée sur la Règle de saint Benoît, cette puissance monastique prestigieuse, aux riches institutions et aux hommes de premier plan, s'imposa aux juridictions et servitudes féodales. Le XI^e siècle marqua l'apogée de Cluny qui s'effondra aux XII^e-XIII^e siècles, gavé de richesses, de pouvoir et de compromissions. C'est alors que Prémontrés, Cisterciens et ordres mendiants étaient en pleine ascension.

Les Clunisiens travaillèrent à effacer les traces des vieux cultes, non seulement mozarabes mais surtout wisigoths, tout en encadrant, à partir du XI^e siècle, le *Camino francés* où circula une série de constructeurs de premier plan, tel ce génial maître de l'Hôpital Saint-Blaise aux nombreuses citations musulmanes, etc.

Quant aux mœurs...

Dans la ligne du concile de Valladolid de 1322 dénonçant le fait que « *les paroissiens obligent leur curé à prendre une compagne afin que la vertu de leurs familles soit à l'abri de leurs poursuites [...]* les Basques avaient fait des lois ordonnant à chaque prêtre d'avoir sa propre concubine, afin qu'il soit satisfait avec elle, et qu'il ne s'adresse pas aux femmes ni aux filles de ses paroissiens » (citations combinées de Corbin et Webster). Ce concubinage, ou barragnie, fut officialisé dans le For de Navarre.

Et je ne parle pas des maisons closes et des « dames » que visitait le clergé basque, protégé en cela par ses évêques. Muro a publié à ce sujet une série de documents particulièrement édifiants. Ces façons de faire choquaient, au point qu'en 1427 Boniface de Laduys, quittant la mairie de Bayonne, prit une série de dispositions à l'encontre : « *des concubines [qui étaient] entretenues publiquement par des chanoines, des prêtres et des hommes mariés* ».

Le coup d'éclat de Norbert

Simonie, nicolaïsme, compromissions avec toutes sortes de pouvoir... Norbert va réagir. L'homme est né vers 1080 à Xanten, sur les bords du Rhin. Elevé chez des chanoines (il fut oblat, c'est-à-dire qu'il leur fut confié), il mena lui aussi une classique vie fastueuse et sans souci, à la cour de l'empereur Henri V.

Scénario paulinien, en 1115 il fut jeté à terre par la foudre, un jour d'orage, alors qu'il traversait, avec son page la forêt de Freden... Une voix impérative se fit pressante. Trois ans plus tard, il se dépouillait de ses biens et deviendra un pèlerin prédicateur. Ordonné prêtre plus tard, il hésitera entre la voie contemplative (une vie monacale, séparée du monde) et la voie canoniale, celle que devront mener les chanoines dans le monde, c'est-à-dire hors de toute clôture, de tout vœu et donc de toute dépendance.

Très proche de ses amis cisterciens, il adoptera leur habit de lin blanc. En compagnie de deux de ses proches, Hugues de Fosses et Barthélémy de Jur, évêque de Laon, Norbert édifia une maison « *pour les chercheurs de Dieu* », à Prémontré (Picardie), résolument loin des affaires du monde et de toute compromission. L'ordre naissant fut placé sous la protection du roi. Il adoptera le blason que conservera Lahonce.

Il lui fallut organiser ses troupes. Chez les premiers Prémontrés, dans chaque abbaye, l'abbé était élu par les chanoines [abusivement appelés « moines »]. Un prieur l'aidait à régler la vie de l'établissement. Leur objectif était clair : d'abord et avant tout l'évangélisation, l'étude et la littérature sacrée ; la pratique de la charité, de l'accueil et de l'hospitalité ; puis l'administration des paroisses incorporées ou vicariats. Organisant les pays, ils participeront à la mise en forme de l'économie, à la création de richesses. Certaines de leurs abbayes, comme celle d'Urdax, celle de Beauport en Bretagne, furent des banques pratiquant des prêts hypothécaires à taux modéré...

Quoi que l'on en pense, tous ces établissements avaient un grave défaut : ils étaient organisés en entités autonomes au sein de « *circa-ries* » (territoire placé sous la responsabilité d'un visiteur). Celle de Gascogne, fille de Saint-Martin de Laon (centre de diffusion de l'ordre en Europe), sera créée en 1135 ; elle donnera naissance à celle d'Espagne. Cet ordre était tellement décentralisé : s'il y avait un art de bâtir clunisien, cistercien... il n'y avait pas d'art prémontré. Alors... un abbé général fut très vite nommé afin de résider à portée de main du pape.

Et les néo-apôtres disposeront alors d'un jeu complet d'accessoires de « théâtre d'Église » : pratiques édifiantes, statues des saints convenables, couvent devenant lieu d'apparitions, pratique de l'exorcisme, au point que le pape Urbain V déclara qu'à Urdazubi, on pouvait être libéré des esprits immondes et délivrés de maladies, etc.

Il est tout de même bon de rappeler qu'au début ils ne cherchaient qu'à reproduire la vie des apôtres autour du Christ.

Les Prémontrés s'installent...

Nos Prémontrés étaient des gens d'ici, même si, en signant leurs actes, ils font suivre leur nom de la mention « *del obispo de Bayona* ». Ils sont parfois de Xareta même. On ne sera donc pas surpris de la place qu'ils donneront à l'euskara, comme leurs confrères de Lahonce, dans leur œuvre de mission. Bien qu'actuellement inconnue cette œuvre religieuse est attestée par l'évêché de Bayonne.

À l'entrée du XV^e siècle, leur abbé est Pedro de Ainhoa. Grâce à lui, nous connaissons aussi le prieur Domingo d'Ainhoa, le proviseur Martin d'Ainhoa, Sancho d'Ainhoa le recteur de la paroisse d'Elizondo ; puis je note Sanchez de Urdax, Miguel de Landibar, etc. Je pourrai multiplier les exemples. Des clercs du diocèse occupèrent la charge d'abbé comme Pedro de Salles-Jussan, Domingo d'Ustaritz, Matias

“ Nos Prémontrés
étaient des gens d'ici.
Ils sont parfois
de Xareta même ”

d'Ustaritz, les Saint Martin de Larressore, dont Pierre, alors curé de Cambo et de Larressore, Jean-Pierre d'Armendaritz, chanoine de Bayonne...

Au détour des archives, on voit ces abbés séjournant fréquemment dans la capitale labourdine. Au

synode de Bayonne, leurs abbés mitrés, comme ceux de Lahonce, occupaient la première place après l'évêque et dans son testament de 1302, Balasque nous dit que l'évêque Dominique de Mans donne : « 100 sols au couvent de Lahonce ; 100 sols au couvent d'Urdache [...] 20 à celui d'Arthous ».

En 1235, suite à une affaire impliquant le vicomte Arnould de Saut, des témoins vinrent prêter serment devant des gentilshommes labourdins et des notables bayonnais, en présence de l'évêque accompagné du chapelain de Fontarabie et de l'abbé d'Urdazubi.

À l'entrée du XVI^e siècle les relations avec la ville sont au beau fixe : elle leur donne des céréales et, en échange, ils s'engagent à prier Dieu pour les membres du conseil municipal.

Le domaine abbatial

Jusqu'au XV^e siècle leur domaine monacal était clairement sous la domination de seigneurs du Baztan. Le dernier tomba en disgrâce et le roi de Navarre l'écarta alors que les souverains anglais tentaient de faire rentrer le territoire d'Ainhoa (avec ses mines et ses forges !), dans le Labourd qu'ils contrôlaient. Alors, en 1249, le domaine abbatial (fig. 1) finit par être partagé au niveau du Lapitxuri (de l'actuelle borne 76 posée à Mugako *lepoa*, à la borne 72 du pont Hoaldizun-Nivelles). Et les moines durent se contenter du secteur Dantxaria-Otsondo. Cette division heurta les Navarrais et les Ainhoars de telle sorte qu'ils ne se soumirent pas. Mais Édouard d'Angleterre ne cessait de menacer : le 29 juillet 1289 il écrivit aux Ainhoars pour leur demander de se conformer au vœu d'obéissance de leur seigneur baztandar (Gonzalvo Juaniz) qui lui avait fait soumission et d'être des sujets anglais, et donc de devenir labourdins.

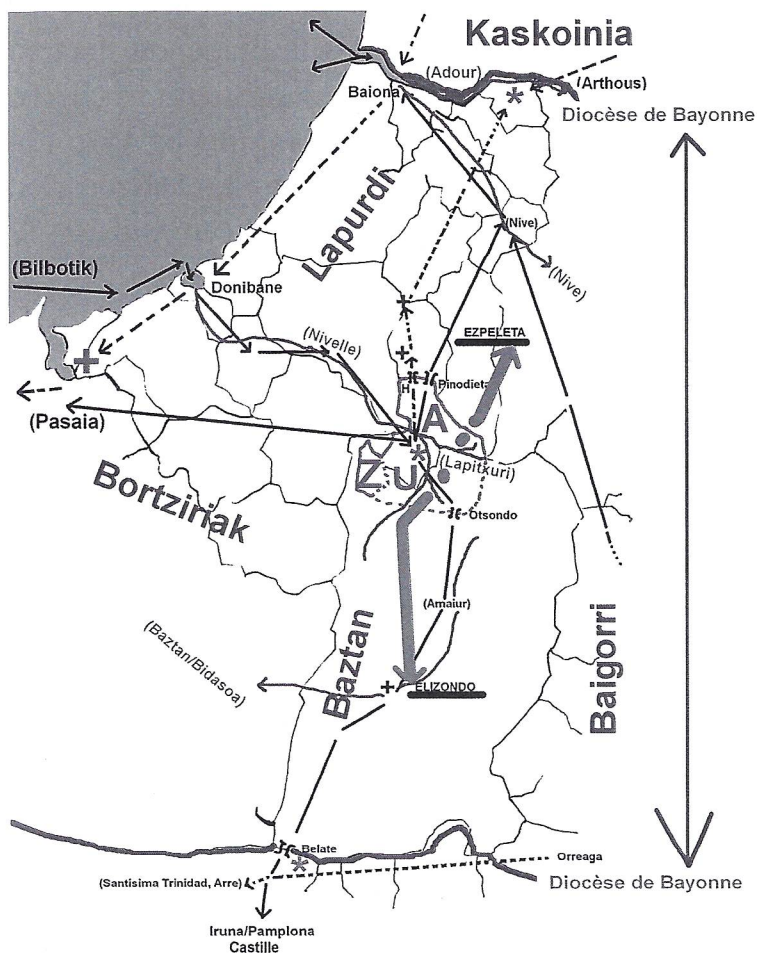


Fig. 1

Outre la position de carrefour du domaine monacal et l'axe de la vallée Elizondo-Espelette, sur cette carte figurent :

- **En rouge** : l'étendue première (supposée) de ce domaine incluant la "villa" de Zugarramurdi ; à Ainhoa le couvent avait une maison Priorenia.
- **En traits pleins** : les grandes routes commerciales de Pampelune vers l'Ebre et le sud de la péninsule, puis vers Saint-Jean-de-Luz et le port de Bayonne, cette dernière route rejoignant celle descendant de Baigorri et empruntant ensuite la Nive.
- **En pointillés** : les grandes voies jacquaires avec quelques-unes de ses étapes (voir Lambert, 2003 et Duvert, *Terres de Navarre*, 2014).

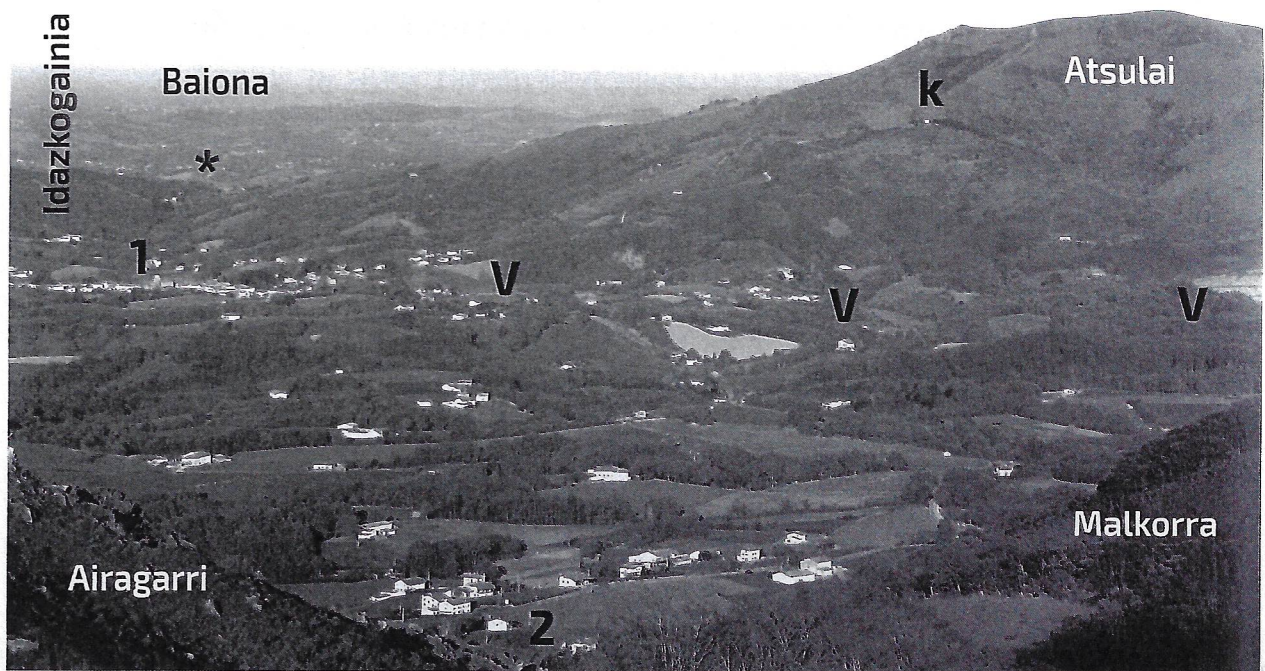


Fig. 2

Le domaine labourdin des Prémontrés (*kanpaña*) avec des quartiers d'Ainhoa (1) (dont la bastide/*karrika*) dominés par Kaperà (k) sur les flancs de l'Atsulai et au niveau des bordes (*mendia*, qui se confond avec celui de l'estive - *saroiak* - dans ces petites montagnes) ; Zugarramurdi (2). Ce domaine est coupé du vieux Labourd par les hauteurs de l'Idazkogainia. Le col de Pinodieta ouvrait sur les terres des Ezpeleta (Espelette et Souraïde).

C'est dans cet espace conflictuel que toute cette campagne comprise entre Pinodieta et le Lapitxuri (fig. 2) eut un statut flou. Elle fut administrée en commun par les Navarrais et les Plantagenets maîtres du Labourd depuis 1154. Ainhoa fut un condominium anglo-navarrais. L'ordre des Prémontrés semble être ici depuis les années 1180 (?). Quant aux Ainhoars, ils continuèrent à se battre contre les Maures avec leurs seigneurs accompagnant les rois de Navarre jusqu'en Andalousie (d'où les armes du village).

Lorsque les Français conquièrent le Labourd en 1451, tout changea. Le pont de Hoaldizun (Urdazuri) marqua la frontière entre les royaumes. Le quartier Dantxaria fut coupé en deux et il ne resta vraiment au monastère que le secteur Otsondo-Dantxaria. En 1856 avec le Traité de Bayonne, le Lapitxuri fut consacré « *frontière d'état bornée* », suite à la « *frontière douanière* » recomposée sur le système de la ferme puis des *tablas* navarraises (voir Descheemaeker & Perales Diaz). Ces deux frontières se superposent à la vieille limite pastorale (protohistorique ?) qui descend du Lapitxuri dans Haizegarria, le quartier d'estive du village.

La route

Le domaine monacal est indissociable de la voie (au moins) protohistorique mettant en contact les deux gros centres commerciaux

qui régulent l'économie de la vallée, Espelette et Elizondo. Je rappelle que jusqu'au lendemain de la guerre il y eut un marché à Espelette, le mercredi, tous les 15 jours (toutes les semaines à la saison de l'agneau) et une foire générale le dernier mercredi du mois de janvier (avec fête, bal...), précédée la veille d'une foire aux *pottok*. Pour Elizondo, il y avait le marché un samedi sur deux et deux foires, l'une en octobre, le jeudi suivant la semaine de la Saint-Luc, l'autre le jeudi suivant Pâques (ces événements intéressaient le pays de Baigorri). À côté de cet axe, Saint-Pée était un marché « secondaire », mais de grande importance, attirant le Bortziri.

8 / La route Bayonne-Pampelune-Ebre (fig. 1) fut très fréquentée, balisée de *ventas* et de maisons, ouverte pratiquement en tout temps, contrairement aux voies de haute montagne. Cette voie, si bien étudiée par Azcona Guerra, était meilleure et plus directe que celle se rendant à Saint-Sébastien. Le trafic y était important. Elle était suffisamment habitée (on pouvait y trouver de l'aide) et bordée de pacages nourrissant les bêtes de somme ; les gens du lieu s'y faisaient voituriers et muletiers, comme en témoignent ces actes notariés des XVII^e-XVIII^e siècles d'Ainhoa (ainsi « *Joannes d'Ilharreguy surnommé Jesuista marchand voiturier* » qui rédige son testament en 1722 ; d'autres lèguent des mules à leurs héritiers...). Déjà en 1249 les autorités bayonnaises se plaignaient auprès de Thibaut I des péages élevés à Amaïur ; puis le même Thibaut acheta cette fois-ci le péage d'Ainhoa à Juan Perez de Baztan. Manifestement, les Prémontrés ne cherchaient pas l'isolement pas plus que le fisc, la ferme installant ses bureaux à Ainhoa et à Ustaritz.

Cette voie était connue sous le nom de « route de la laine », l'axe Sangüesa-Oloron étant franchement annexe. Dans les années 1750, 20 % de la laine de toute l'Espagne y transitait en direction de Bayonne (pointes de flèche, fig. 2). Ainhoa voyait alors passer de 8 000 à 12 000 ballots de laine par an.

La ressource et les revenus

D'abord, les chanoines exploitèrent directement la ressource par des granges (*etxalde*) qui étaient alors des « unités économiques » avec étables, forge, ateliers, moulin, fours... bois et charbon de bois pour l'indispensable énergie. Puis, par leurs vicariats, ils retirèrent divers revenus issus de la modeste agriculture alimentant les dîmes (Bayonne leur donnait du blé), des redevances provenant de l'élevage et collectées à la Saint-Jean. Quant aux prémices, plus faibles et fluctuantes, leur estimation n'est pas assurée.

Devant l'importance du foncier (achats, dons) et l'établissement des vicariats, l'entretien des forges et forêts, etc. ils se recentrèrent sur la vie religieuse, laissant les travaux de force aux frères convers (une main d'œuvre de type clérical, sans charge familiale, qui vivait au monastère). Puis ils eurent recours à des laïcs, des serfs assujettis à leur bon vouloir, taillables et corvéables à merci. L'abbé J.-B. Bengochea dit qu'entre 1769 et 1774, avec ses seuls revenus, l'abbaye entretenait une vingtaine de religieux (cinq ans plus tard 18 de plus, 38 en 1779). Ajoutons une dizaine de frères convers ainsi que de nombreux employés avec leurs familles ; un hôpital de quatre lits, un asile pour pauvres où l'on servait de bonnes soupes quotidiennes. En outre le monastère gérait ses vicariats et autres annexes ; il a embelli quantité d'églises dont celle d'Ainhoa. Il recevait, en les logeant souvent, des personnages de marque dont les rois de Navarre.

Cette lente et inexorable dérive avait pratiquement débuté dès l'installation de l'ordre. Très tôt on voit le couvent devenir une sorte de banquier et d'établissement de type capitaliste au cœur du pays navarro-labourdin où le bien commun

“ Très tôt on voit le couvent devenir une sorte de banquier et d'établissement de type capitaliste ”

9
1
devait être premier. Au XIII^e le couvent prêtait de fortes sommes à des seigneurs navarraïss qui donnaient du foncier en gage.

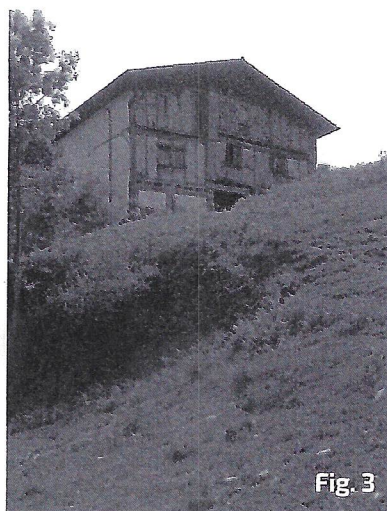
Si le couvent devenait riche... ses vicaires trouvaient à redire. Je prends le cas d'Ainhoa où, jusqu'au Concordat de 1801, le curé était

nommé de façon concertée par le diocèse et le couvent. Au XVIII^e siècle le monastère retirait 800 livres de dîmes du village mais il n'en reversait que la moitié au curé, lequel en gardait 300 pour lui et en donnait 100 à son vicaire. Étant donné que le peuplement ne cessait de croître, un jour un curé réclama aux moines les dîmes des terres nouvellement exploitées depuis une quarantaine d'années. Il pensait que le monastère pouvait se contenter des impositions sur les anciennes maisons. Il fallut réunir un petit comité qui finit par imposer une conciliation ; et le curé dut céder et reconnaître que « *le juspatronat de la cure* » relevait du seul couvent. Trente-trois ans plus tard, un nouveau curé relance le débat. L'affaire fut portée en justice. Il dut céder à son tour.

Tous ces revenus furent complétés par ceux provenant des ressources minières (fig. 3). Au début les moines édifièrent plusieurs forges (voir Dupré & col. par exemple) et ils se tournèrent très tôt vers

Ressources et habitat

Le domaine monacal recouvre un site qui possède une très longue tradition minière (Dupré et col., 1993). On trouve des variétés de fer à Ainhoa dans trois grands filons majeurs ainsi que de la galène argentifère, du nickel et du cuivre. Le Lapitxuri est connu sous le nom de *rio de la plata*. Le fer est à nouveau présent en Baztan (pyrite et sulfate) avec du cuivre à Antsestegi/Antastegi (aux limites du domaine monacal, à l'est d'Otsondo). Vié a recueilli des témoignages d'orpaillage ancien dans ce secteur oriental de l'Arizacun, la pyrite de fer pouvant également contenir de l'or. Le promeneur rencontre en ces lieux, de véritables crassiers, des ruines d'ateliers importants, des chemins pavés, des restes d'excavations, de nombreuses galeries, des vestiges de fours (à Otsondo, Antastegi...), etc. Tout ce secteur est un ancien site industriel ruiné, retourné de nos jours au mode de vie agropastoral. On situe ici l'emplacement de la forge Bakeola dominée par l'habitation des forgerons. Elle fut édifée de 1584 à 1586, conjointement par le Baztan et le monastère. Une très riche documentation existe sur ce sujet. Trois experts ont été désignés pour la concevoir et estimer son rendement : Joan de Hualde de Lesaca, Domingo de Iparraguerre d'Ezpeleta « *herron de la herreria de samper* » et Domingo de Dolagaray d'Ezpeleta également et travaillant « *en la herreria de Añoa* ». « *Despues que le hizieron trazar medir el suelo y puesto de la cassa de la herreria y la cassa de coabitacion* » à l'aide de piquets, après avoir bien nivelé le sol, ils dirigèrent la construction. L'atelier, « *llamado baqueola* », mesurait environ 15 x 14 m et la maison 10 x 4,5 m. L'équipement nécessaire pour faire fonctionner la forge est



décrit en détail à l'aide d'un riche vocabulaire technique. Ils estiment le prix de la maison des forgerons. La ferme devait être à l'origine à ossature de bois et coûter de 8 à 9 fois moins cher que l'atelier construit en pierre et mortier lié avec de la chaux. Les deux constructions seront réalisées dans l'année. J'insiste sur cette maison qui est sous nos yeux car nous sommes au XVI^e siècle, au moment où le charpentier devra désormais composer avec le maçon qui dressera des murs de maçonnerie à la place des poteaux des anciens portiques de bois. Cette maison est en fait un véritable *etxalde* avec sa borde (juste au-dessus) et ses terres permettant d'avoir 100 brebis et chèvres, 12 bœufs, 12 vaches, 24 porcs, ainsi que tous les animaux de trait nécessaires pour les transports (charbon pris sur les bois et taillis mais hors des sels, minerais...) : « *pueden y ayan de gozar y gozen las yerbas y aguas y pazto de los terminos y montes comunes de baztan* ». Cet *etxalde* possède un jardin de dimension « honnête » (« *honesta que no sea excesiva en su tamaño* »).

Comme je le disais, l'*etxe* fut revue à ossature de bois « *tablazon y vigas [ou encore] de madera y tabla* », elle sera finalement édifée en maçonnerie « *de cal y canto hasta el tejado como y de la manera que por maesse j(ua)no de hualde bez(in)o de la villa de Lesaca y por maesse*

domingo iparraguirre herron de la herreria de samper esta traçado nibelabo y señalado ». Quand tout sera édifée, la construction « *sea reconocida por los d(ich)os maessos y oficiales o por otros que sean espïertos nombrados por ambas les d(ich)as partes [c'est-à-dire par le monastère et par le Baztan] y ellos justas sus conciencias la den por buena y en lo que a ellos le parece se deba hemendar se aga* » etc. La forge sera louée pour onze ans. Un exemple sur ce sujet : le luzien Johan de Sorondo loue une forge du monastère pour une durée de quatre ans, à cette occasion, sa famille « *solian gozar assi en las tierras como en los yermos e montes y bien assi en el pazto de las yerbas, tanto quanto la costumbre de la tierra de Baztan se estiende que se puedan aprobechar en los dcos terminos, yermos e montes con los sus ganados y puedan fazer labrança y rotura en las tierras del dco monesterio tanto quanto les fuere necessario [...] que pueden vibir e habitar en la dca ferreria los ferrones y familiares y obreros del dco Johan de Sorondo que puedan bibir en ella exemptamente con sus ganados y hacienda etc.* » Quant aux obligations du couvent, elles sont clairement exprimées : « *el dco abbat sea tenido y obligado a reparar la casa de la dica ferreria para que en ella se puedan entretener y mantener los familiares del dco Johan de Sorondo con sus azemillas, vueyes y ganados* », etc. Et comme nous sommes ici en régime féodal : « *todas la provisiones que dara en grano, assi en trigo como en mijo, que los aya de moler en el molino del dco monesterio de Urdax durante los dichos quatro años* ». Notez que nous sommes en 1531, il n'est pas question de maïs.

Bilbao afin d'améliorer la qualité de leur minerai. En 1640 les seules forges du monastère employaient quelques 200 personnes (forgerons, charbonniers, etc.) auxquels il faut joindre les Ainhoars. Des « experts » estiment qu'au XVI^e siècle, 1/3 du fer produit allait à la construction navale, 1/3 à l'artisanat (armes, ustensiles divers, clous...) et 1/3 était conditionné en barres pour l'exportation. Les produits finis étaient expédiés sous forme de barres vers Bayonne puis vers les Landes. Plus tard l'exportation se fit par Pasaia (Pasajes) et de là vers l'Amérique du Sud notamment. Jiménez de Abersaturi qui a étudié des carnets des péages des XIV^e, XV^e et XVI^e siècles du Bortziri, voit que la corporation des Faures bayonnais faisait venir des barres de fer de Biscaye, mais surtout de Lesaka et de Bera.

Le monastère ne faisait pas qu'exporter fer et acier. Il transformait ces produits chez lui comme dans son domaine d'influence où fonctionnaient en réseau de nombreuses autres forges (de Baigorri à Olhette en passant par Espelette...). Il s'agissait de productions de haute technologie. En 1625, devant les menaces des armées espagnoles, le gouverneur Gramont, alertait la ville de Bayonne. Les échevins firent des achats complémentaires aux forgerons de l'arrière pays (Sare, Urt, La Bastide Clairence...) : 375 mousquets, 100 paires d'armes, 700 rais pour roues de canon, et puis 30 arquebuses à croc pour équiper les remparts et qui furent toutes commandées à « *P de Bidart, forgeron à Ainhoa* ». Ce qu'il y a de remarquable dans ces types d'anecdotes c'est de voir non seulement que le village savait faire des armes sophistiquées à la pointe du progrès, mais qu'une grande ville comme Bayonne s'en remettait au savoir-faire des forgerons de l'arrière pays labourdin, forgerons dont l'activité était centrée autour de notre grande abbaye.

Contrebande monacale

Les données sont ambiguës et souvent indirectes à ce sujet. Un exemple : les habitants de Lecaroz cherchaient à faire obstacle « *aux charbonniers, employés et domestiques* » que le couvent envoyait sur le bois communal afin de couvrir les besoins énormes des forges (fig. 4). Leur colère était d'autant plus justifiée qu'ils voyaient bien que leurs voisins labourdins avaient aussi des forges et donc de gros besoins en énergie... et ce bois converti en charbon devait trop facilement passer *bestalderat* comme on dit. Rien d'extraordinaire, le clergé et même les inquisiteurs faisaient de la contrebande.

**Fig. 4**

De gauche à droite : Urazuri/Nivelles (force motrice et trempage...), le sentier entre la forge et le monastère, la clôture de lauses dressées d'une ancienne pépinière (*mintegi*). On estime que pour produire une tonne de fer sous l'Ancien Régime, on consommait six tonnes de charbon de bois. Il fallait donc créer des pépinières. Entre 1742 et 1792 les Prémontrés replantèrent une moyenne de 6 000 plants à l'année, essentiellement des chênes et un peu de hêtres. Mais cela ne leur suffisait pas. Aux XVI^e-XVII^e siècles, ils achetaient tous les ans à Ainhoa, 20 000 « charges de bois ». C'est la plantation excessive de 700 arbres, ordonnée par l'abbé B. de Aguirre, qui fut la source du grave et onéreux conflit de 1735 (le fameux « *pleito de Urdx* »), qui précipita le monastère à sa ruine.

12
—
Mais on ne passait pas que du charbon de bois. Je lis, au hasard des archives : au XV^e siècle l'un des muletiers du monastère se fit prendre avec un troupeau de 90 porcs, il n'avait pas payé de redevance au fisc. À une autre occasion, c'est l'abbé qui se fit prendre pour avoir demandé de « *conduire* » des troupeaux de porcs vers Ainhoa et vers le Guipúzcoa, où les prix étaient des plus intéressants. Certes, il commença par crier haut et fort qu'il était innocent, mais il fut contraint de nuancer ses propos par la suite.

Dans la diversification du négoce (*negozioa*), il faut citer tout particulièrement la contrebande du fer. Au port de Saint-Jean-de-Luz, le couvent avait un quai privé car, jusqu'en 1836, il bénéficia d'une autorisation spéciale de la seigneurie de Biscaye pour recevoir du précieux minerai de Somorrostro et de Galindo que lui amenaient les marins de Plentzia. De là, le chargement remontait la Nivelles jusqu'à Ascain où les Prémontrés avaient acheté un terrain (« *de un cuarto de yugada* ») ; puis mules ou chars le transportaient au monastère. Il leur fallait donc demander l'autorisation de passer par le Labourd. C'est à cette occasion que l'on apprécie les bonnes relations que le couvent entretenait non seulement avec le lieutenant de Guyenne, mais aussi

avec les élus bayonnais. Dans un document de la ville, en date du 30 mars 1519, on lit que « *Mosseinhor l'Abat d'Urdains [qui a] une ferrerie pres les limites deu present reyaume et lo fer que fey en ladite ferrerie se transporte au loc de Sencet Johan de Luz et se distribuye au reyaume qui es ung gros bien tant per los dretz de le costume que autrement [demande] de luy donnar congiit et permission de auer cargues de froment cascune sempmane per sa prouision et de sa dite ferrerie* ». Cette demande n'est que le « *rennobellement deudit congiit [donné par les] auanditz seinhors* ». Pour les remercier de ce précieux don « *lodit supplicant et religios deudit conuent son et seran tingutz pregar Diu per vostres notables estemens* ».

Tout a l'air de bien se passer... mais voila :

- Le For de Vizcaya interdisait de commercialiser cet excellent minerai (d'où il tira sa puissance industrielle jusqu'au XVIII^e siècle, époque où l'acier suédois le détrôna). Or du minerai « *se perdait* » en route et des produits transformés se négociaient au noir. En 1591 le *Señorio de Biscaye*, rappela encore le couvent à l'ordre. Sans succès, les moines contournèrent la difficulté en se faisant couvrir par le roi d'Espagne et ces pratiques iront en s'aggravant, le marché s'étendant. Selon un accord du 11 août 1665 : « *la señoria de Vizcaia o la Provincia de Guipuzcoa [fournissaient] diez mil quintales de vena en cada año* » et son marché s'étendait à l'arrière pays, les Biscayens ayant reçu l'autorisation de « *poder sacar venas por la mar en qualquiera navios a los puertos y entradas de Cabretón e de Baiona e de San Juan de Luz e Fuentarrabia para las ferreias de Gascaña e de Labort, cuantas venas las dichas ferrerias menester hobiesen labrar para su bastecimiento de cada año* ». Qui pouvait contrôler un tel trafic ? Excédés, les forgerons biscayens ainsi que les propriétaires des mines, assemblés en *junta*, nommèrent à Portugaleta un surveillant avec le titre d'*Alcalde del hierro*. Mais, une bonne cinquantaine d'années plus tard, ils étaient encore à mettre au point l'arsenal de règlements répressifs.

- En 1602, les Prémontrés faisaient savoir qu'ils avaient reçu l'assentiment des Labourdins pour introduire le fer biscayen. En fait cet assentiment avait un prix que le couvent trouvait trop cher, tant et si bien qu'il ne trouva rien de mieux que de demander au Baztan d'en payer une partie. On imagine la réponse de la Très Noble Vallée et Université qui enrageait de voir ce monastère installé sur « *ses* » terres, comme elle disait.

133

Retour aux mauvaises habitudes...

On le voit, nos chanoines ne se contentaient pas de répandre « la bonne nouvelle ». Ils vont organiser leur pouvoir et s'assurer de leur domination, en accord avec les idéaux du monde féodal, au sein du monde seigneurial qui les entoure. Ce monde seigneurial, fondé sur le pacte, l'intérêt commun et la vie en bande, sévissait non seulement dans le Baztan avec les seigneurs *palacianos*, dans le Bortziri avec des chefs de lignage, mais aussi en Labourd avec des seigneurs comme les Senpere, Lahet, Urtubie, Ezpeleta... qui étaient autant de chefs de bande rançonnant, pillant et violant quand ils ne chassaient pas pour tuer l'ennui (voir ce qu'en publièrent les médiévistes). Ce n'était donc pas ce pouvoir seigneurial qui intéressait les Prémontrés mais

“ Les Prémontrés voulaient s'assurer d'une société hiérarchisée qu'ils prétendront être d'essence divine ”

le pouvoir féodal. Ils voulaient s'assurer d'une société hiérarchisée qu'ils prétendront être d'essence divine et qui était fondée non seulement sur l'exploitation des ressources mais surtout sur celles des hommes, sur des rapports essentiellement verticaux, de suzerain à serf. C'est ainsi que leur établissement deviendra une « véritable seigneurie ecclésiastique ».

Regards sur une seigneurie ecclésiastique

Pauvre Norbert, tes enfants reconduisent le Christ au Golgotha !
Suivons les traces :

- Sous l'aile de la cour navarraise, l'abbaye commença par exercer une pleine juridiction civile et criminelle. Les premiers temps, une audience publique avait lieu chaque samedi devant le portail de l'église. Les parties s'expliquaient et l'abbé (ou le prieur) tranchait sans que personne n'intervienne (ni le Baztan, ni la Cour...). Alors, l'abbé nommait un exécuteur (le maire d'un *auzoalde* du Baztan), lequel, bâton levé, prononçait la sentence : exil, amende, couper la main du voleur... ou jeter dans la prison du monastère. Le temps passant, au XVII^e siècle cette justice criminelle leur fut retirée au profit de la *Corte y Consejo de Navarra* à Iruña ; il ne leur restera plus que la justice civile, en attendant que « la seigneurie ecclésiastique » soit définitivement abolie.

- Pour les mariages, c'était selon le consentement de l'abbé. Et malheur à ceux qui « avaient fait Pâques avant carême ! », l'abbé brandissait l'arme de l'excommunication.

- Leurs serfs étaient tenus d'agir « *sous réserve des droits du seigneur abbé d'Urdax* ». Ainsi, deux particuliers voulaient couper des noisetiers pour faire des travaux de vannerie à Bidazlegi et Ororbidea ? Ils ne purent le faire que grâce à « *la volonté et l'amour du seigneur abbé d'Urdax* ». Voulait-on moudre du grain ou presser des pommes ? Le « bon abbé » exigeait, que ce fut dans ses installations et moyennant redevance, etc.

En échange de leur encombrante « protection », les habitants d'Urdazubi et de Zugarramurdi furent exempts de charges militaires. La belle affaire... le couvent pouvait-il se permettre de risquer ses forces vives ?

L'art de tenir son monde

Les Zugarramurditar quant à eux, n'étaient pas seulement des serfs mais des sortes de métayers vivant dans leurs *etxalde*, assez loin du monastère. Mais les Urdazubitar ? Vivant contre le couvent, ils étaient traités comme de véritables serfs que l'abbaye qualifiait de *bordeantes* et faisait vivre dans des « *bordas o casillas [...] a manera de chozas* ». Beaucoup d'entre eux devaient être des enfants recueillis ou vivant aux marges de la société, des sortes de « cagots » (le monastère en possède un quartier dans le Baztan) tentant de subsister aux limites, dans les bois, contre le haut mur de la clôture... Ils vivaient abandonnés de tous, même de l'évêque ou de ses envoyés, lesquels, leurs affaires étant réglées, devaient se retirer des terres du monastère pour aller dormir ailleurs.

Et puis les lois du Baztan étaient inopérantes dans le domaine d'un couvent que la Très Noble Vallée et Université cherchait à déstabiliser pour déloger. Alors elle faisait miroiter à ces pauvres gens, le statut d'*auzo*, puis elle leur refusait... Car seul le couvent était théoriquement *auzo*. Jouets du couvent, soumis à ses aléas, ces pauvres parmi les pauvres furent même frappés lors des procès de sorcellerie. Le triste abbé Aranibar, collaborateur apprécié des inquisiteurs mais aux mains tâchées de sang (dit-on), habillera en sorciers certains des 24 poursuivis, mais il dut revenir sur ses déclarations. Les pauvres durent leur salut suite à l'action énergique d'un illustre religieux inquisiteur, Salazar y Frias, qui prit le risque de dénoncer tout ce mortel carnaval. On retrouve ici la trame d'un roman et d'un film bien connus.

15

Mais le monastère disposait d'un autre moyen pour tenir très efficacement tout ce monde. Au détour d'une archive, on voit les responsables de la Très Noble Vallée qui se lamentent. Ils reconnaissent que très peu d'entre eux sachant lire et écrire, ils étaient le jouet de la malice des textes administratifs, alors qu'à l'abbaye les moines étaient instruits, ils savaient déjouer des pièges. Les Baztandars allaient donc consulter le couvent et ce dernier avait pris l'habitude d'« *abuser de la timidité des gens du lieu* » (ce sont les Baztandars qui s'expriment ainsi). Ajoutons que les dispositions administratives étant rédigées en espagnol (chez nous, en français), elles étaient lues en basque par le notaire... mais le vocabulaire technique de l'administration n'avait pas de correspondant rigoureux en basque et qui plus est, il n'était pas enseigné à l'école... Je veux bien croire que le notaire ne fut pas partisan et que tous comprenaient. Il n'empêche, le savoir c'est le pouvoir.

“ Le couvent savait mêler pouvoir et autorité-autoritarisme ”

16 Le couvent savait mêler pouvoir et autorité/autoritarisme. Je ne prends qu'un cas. Un jour, le Baztan saisit 100 vaches d'Ainhoa, sous le prétexte qu'elles pacageaient sur les terres du monastère, terres (je le rappelle) revendiquées par la Vallée. L'abbé prit fait et cause pour les Ainhoars exigeant une restitution immédiate. Contrainte, la Très Noble Vallée dut s'exécuter... Ce faisant, elle reconnaissait implicitement l'autorité de son ennemi. Quant aux Ainhoars, ils se rendaient ainsi encore plus tributaires du couvent.

Montée en puissance

Comment a-t-on construit un tel pouvoir ? Posons quelques repères classés par simple ordre chronologique :

- Les chanoines vont attirer et fixer de la main-d'œuvre en cofondant avec le seigneur navarrais du lieu, la paroisse d'Ainhoa, une bastide fortifiée gardant l'entrée de la Vallée, avant poste d'Amaiur.

- Très proche de Norbert et de ses amis, la dynastie des Champagne fut particulièrement attachée au monastère, au point qu'en 1234, Thibaut 1^{er} lui confia la garde du château couronnant le mont Azkar (ses fondations sont visibles).

- Vers 1270 le roi Thibaut fit des dons conséquents à « *l'œuvre de l'église* ». Il est vrai qu'il venait y séjourner et de là il expédiait des mis-

sives très officielles. Il recevait des ambassadeurs, comme les bourgeois bayonnais venus lui rendre hommage.

- À cette époque l'abbaye organisait les paroisses du Baztan ; son premier vicariat fut mentionné en 1310.

- Dès 1329, les abbés furent présents lors du couronnement des rois de Navarre ; ils votèrent aux États de Navarre. Ils y furent en compagnie des abbés de Leire, Fitero, Iratxe et La Oliva. Par la suite ils cosignèrent des documents officiels émanant du roi.

- En 1370 l'abbé Pedro de Ainhoa fut engagé dans un montage diplomatique entre la Navarre et l'Aragon, contre la Castille agressant le royaume.

- En 1417, le roi Charles le Noble confortait l'abbé Pedro de Añoa qui, avec l'appui de la couronne, reconstruisait une forge. Les rois continueront d'aider généreusement son successeur Juan de Echaide.

- Le 20 avril 1528 c'est au monastère que les *auzo* du Labourd et du Bortziri signèrent une convention à propos des vols et mauvais traitements subis du fait des guerres entre les deux royaumes. Ils réaffirmèrent leur solidarité et leur respect mutuel.

- Les abbés prirent fait et cause pour les héritiers légitimes de la couronne : d'abord au XV^e siècle pour le Prince de Viana, puis, un siècle plus tard. Ainsi, de septembre 1521 à juillet 1522, l'abbé Juan de Orbara, sera au château d'Amair avec 200 chevaliers navarraïes. Ils s'opposeront en vain à l'entrée des troupes venues s'emparer du vieux royaume. Par rétorsion le château sera rasé et le monastère « *repris en main* » par l'armée des envahisseurs et les moines en seront expulsés.

- En 1566, prétextant une menace calviniste, le couvent fut rattaché d'abord provisoirement à Pampelune, puis définitivement. Toute cette manœuvre, assise sur des faux en écriture émanant de la couronne d'Espagne (avec la complicité de Rome), vient d'être révélée par Olai-zola, documents à l'appui. Vingt six ans plus tard, la même couronne chercha à en expulser les Basques. Le roi de Castille écrivait au pape que les moines d'Urdazubi étaient « *natifs de la France et de la zone d'Urdax, Labandivar et Zugarramurdi, si on les maintient ici, comme ils sont français ou apparentés aux français, c'est ne pas servir Notre Seigneur et moi-même* ». Ces rois avaient une bien étrange conception des limites de leur royaume, et le roi Philippe II écrivait que « *les frères sont des hommes natifs d'Urdax, Landibar et Zugarramurdi qui sont en Ultrapuertos* »...

17

- En 1589, les *auzo* de Sare et du Baztan signèrent une convention de type facerie en présence d'un frère du monastère. Parfois ces faceries furent signées au couvent même ou au pont de Hoaldizun (Urdazuri, à Dantxaria), c'est-à-dire en terre monacale, « *Distrito y jurisdicción del monasterio de san Salvador de Urdax* », comme il est parfois écrit.

De l'arrogance à l'exaspération

Le comportement du couvent ne pouvait que susciter de l'inimitié. Parmi les sources d'exaspération de ses voisins, deux furent d'importance :

- la nature de la possession monacale et donc celle de l'autorité qui en découle ;

- la construction d'un microcosme féodal et « néo capitaliste » en rupture complète avec les principes du droit basque alors en vigueur dans tout cet espace navarro-labourdin.

Partons de la nature du domaine monacal que les Prémontrés eux-mêmes formulaient de façon ambiguë. Ainsi, dans une signature de facerie avec Ainhoa en 1773, figurent les qualités des deux partenaires. Pour Ainhoa c'est clair : c'est une communauté labourdine. Pour le monastère c'est bien moins clair : il signe au nom de « *terroir borné et privé du monastère royal de saint Sauveur du lieu d'Urdax et terre de Baztan* ». Étant baztandar, le couvent bénéficiait donc du statut d'*auzo*, il aurait donc été tenu de se plier au régime commun, au moins à celui des seigneurs *palacianos* de la Vallée. Du reste, comme tous les *menditar*, il se conformait à la police des montagnes, partageait la marque commune (pour le gros bétail) et avait sa marque particulière. Mais il entendait « être maître chez lui », dans cet odieux féodalisme ...

“ Le monastère entendait « être maître chez lui », dans cet odieux féodalisme ”

Le bornage de son domaine ne fut jamais reconnu par la Vallée. Pire, le monastère centralisait une zone d'influence dans tout ce secteur de montagne et le Baztan n'y pouvait rien. Voici une convention de saisie en date du 6 octobre 1587 qui débute ainsi : « *Traslado de escritura de combenio dentro los de la Valle de Vaztan y los lugares d'Ezpeleta, Añoa, y consortes de Labort* [la signature se faisant] *en el lugar de Urdax del Reyno de Nabarra* » (aux cinq paroisses labourdines précitées,

ce pacte mentionne même Sare). Notons le premier nom cité dans l'acte : c'est bien celui de l'abbé « *don Fray Juan de Eliçondo abad del monasterio* ». Notez ensuite l'expression « *consorts du Labourd* » ; elle revient dans d'autres actes, comme s'il existait une sorte de hiérarchie au sommet de laquelle trônait Espelette et le vicariat d'Ainhoa. Cette entité labourdine représente peut-être les plus anciens pacages d'hiver du Baztan si ce n'est du monastère qui traite ces communautés « en bloc ».

Et ceci nous conduit au problème de la « zone d'influence » où le couvent étalait une puissance sans retenue. Je me limite à trois exemples :

- **Le foncier et les saisies.** Dès l'origine le monastère possédait des terres, puis on lui en donna, il en vendit, en échangea. Mais au cours des temps tout cela se fit au détriment du foncier de la Vallée (Ainhoa étant très tôt contesté puis perdu).

• Première frustration : ces biens étaient pour l'essentiel dans de bons secteurs, bien exposés et irrigués, d'accès facile...

• Seconde frustration : les petits Baztandars, qui laissaient leurs animaux vaquer en liberté sur les communaux, furent victimes des gardiens du monastère qui faisaient des saisies accompagnées d'amendes, quand ils ne carnalaient pas, lorsque les bêtes s'égarèrent sur les parcelles du couvent. Parfois les bêtes saisies finissaient en bons repas au couvent...

• Révoltes de ces petits paysans et procès ! Mais tout cela coûtait cher, et il arriva un moment où ils ne purent plus payer leurs avocats de Pampelune. C'est alors que la discorde s'installe entre eux. Jugez plutôt. En 1609, les habitants de Lecaroz écrivirent à la Vallée leur demandant une contribution à la dépense engagée dans ces procès car ils disaient agir « *au nom de tous les auzo de la Vallée* ». Mais le Baztan ne voulut pas déboursier. Un médiateur fut alors nommé et la Vallée fut contrainte de se soumettre. Contrariée, elle ne le fit qu'en partie, laissant un reliquat important que Martin Maya, forgeron à Eliçondo, paya au nom de sa corporation.

- **L'art de manier les clauses.** En novembre 1443, le couvent signa un accord avec les habitants de Zugarramurdi : il leur accorda le droit de saisie (pignorer et carnaler) lorsque les faceries étaient closes (durant la glandée de septembre-novembre, mais il y avait aussi un dispositif lorsqu'elles étaient en vigueur). Les Zugarramurditaras n'étaient pas pour autant considérés comme des *auzo* à part entière

19

car cette autorisation s'accompagnait d'une close : la communauté s'engageait à donner une part de la saisie à l'abbé. Et les abus reprirent sous d'autres formes.

- **Transformer le domaine du couvent en centre de gestion.**

Des traités de bonne correspondance entre le Baztan et le Labourd se célébraient en *biltzar* tenus au pont de Dantxarinea (où Oholdizun, Hoaldizun). Il y était bien précisé que nous étions ici dans les terres du couvent. Ainsi en 1632, le pont est dit « *del Reyno de Navarra, y distrito y jurisdicción del monasterio de san Salvador de Urdax* ». Il pouvait y avoir du monde en ce lieu. Jugez-en. Le 18 août 1773, une convention est signée concernant les modalités de saisie de type de bétail vagabondant hors limites tant spatiales que temporelles. Ce jour là, 14 jurats et 34 députés étaient réunis au pont d'Hoaldizun avec le représentant du monastère.

20
Mais dans plusieurs autres documents, il est manifeste que la signature se faisait au couvent même et c'est très significatif. En effet, ces conventions de pacage, comme je l'ai montré par ailleurs, se déroulèrent probablement à l'origine, à Mugako *lepoa* (sur la pierre protohistorique), puis dans le col voisin d'Ahaxe *lepoa* où se trouve la borde de Burkaitz où l'on apposait la marque et où l'on faisait l'accord. Par la suite, toutes les faceries, y compris les plus récentes, commenceront par la formule « *À la borde de Burkaitz* ». Or ces accords récents étaient passés en fait en mairie. Autrement dit, le monastère s'était immiscé dans la coutume en tentant de dévaloriser Burkaitz pour faire du couvent le lieu de la décision officielle, comme l'État français l'avait fait en faisant venir les signataires en mairie. Le couvent confortait sa puissance. On imagine la disposition de la Vallée à son égard ! En 1847 encore, alors que le monastère était quasiment dépouillé et qu'Urdazubi avait acquis son autonomie, le couvent restera représenté dans les faceries concernant la nouvelle ville, le Baztan, Ainhoa et Itxassou.

« *Se garder des souillures du siècle* » voulait Norbert...

La chute

À partir de la chute du royaume, de tendue la situation va devenir invivable. Le monastère devra maintenant composer avec deux sortes d'ennemis. Les premiers étaient externes, comme Roncevaux par exemple : il entraît parfois en conflit sévère avec ses chers confrères chanoines à propos des redevances. C'est au point que le pape Gré-

goire V dut nommer une commission pour régler leurs problèmes. Il eut aussi de sévères problèmes, qui s'étireront au long des XVIII^e et XIX^e siècles, au sujet du peuplement et de la gestion des bois avec Quinto Real. Mais ses ennemis les plus déterminés étaient ses trois voisins immédiats. Les combats furent d'autant plus rudes que les moines étaient du coin et connaissaient bien rancœurs et enjeux.

- **Les Baztandars.** On l'a vu, les relations monastère-Très Noble Vallée et Université étaient fondées sur la non reconnaissance, les contrariétés et les chicaneries. Elles débouchaient sur des règlements de compte ou encombraient les instances de la justice, mobilisant la cour de Pampelune puis de Madrid et induisant même des conflits dans la Vallée.

“ Les combats furent d'autant plus rudes que les moines étaient du coin ”

- **Les Urdazubitars.** Victimes et empêtrés dans un féodalisme de plus en plus anachronique, ces petites gens subissaient l'arrogance du tout puissant monastère. La

pression démographique les aidera à se séparer de leurs maîtres. En 1482, Urdazubi ne comptait que quatre *auzo*, probablement des grangers et leur famille, puis 25 *habitantes* en 1541, puis une soixantaine deux siècles plus tard. Notez bien que *habitante* n'est pas *auzo*.

C'est alors que cette puissance démographique que devient le village monacal, doublée d'un fort potentiel industriel, aspira au statut de « ville royale ». Au terme de procès épuisants et mettant à profit une bonne conjoncture à Madrid, où le monde clérical (et féodal) était plus que mal vu et où le monastère avait perdu ses principaux appuis, les 75 *etxe* du village obtinrent et fêtèrent en 1774 puis 1785, le précieux statut en présence des maires d'Ainhoa et de Saint-Pée. Dans cette affaire il y eut deux perdants : le monastère et le Baztan, car Urdazubi n'émargeait pas dans la Vallée !

- **Les Zugarramurditar.** À l'origine la « *villa* » de Zugarramurdi et ses dépendances, avec le droit de patronage, furent achetés fort cher par le prieur Santxo à Calvet de Sotés. En 1432, lorsque l'agglomération comptait 15 feux, le monastère fut contraint de passer un accord à propos du régime des terres vacantes. Mais pris en défaut, il fut condamné à payer au fisc une lourde amende. Un nouvel accord fut passé en 1443, il impliquait la Noble Vallée. Parmi les clauses, je retiens : le Baztan reconnut aux fermiers le droit de bâtir des *etxalde* à proximité de leur agglomération, sans l'autorisation du couvent.

21

Alors que le nombre de feux allait doubler une quarantaine d'années plus tard, ces fermiers purent s'organiser avec jurats et *regidores* et prendre des dispositions sous forme d'ordonnances. Ce fut un premier pas vers leur affranchissement. Mais en 1482 un nouvel incident majeur eut lieu : il fut à l'origine d'un fameux pacte, signé dans l'église d'Elizondo, en présence de l'abbé, des représentants du Baztan et de la nouvelle « entité Zugarramurdi ». Alors que le Baztan avait fini par mettre un terme aux prétentions de ses seigneurs *palacianos* qui faisaient exploiter leurs terres par des colons, mais en marge du servage, la domination féodale du monastère fut reconnue. Elle ne s'exercerait que dans un territoire « propre ». Mais le Baztan reprend d'une main ce qu'il semble lâcher de l'autre. En effet, il ne bornera pas ce territoire « propre », autrement ce serait admettre la réalité territoriale du monastère. Perverse, la Noble Vallée va autoriser Zugarramurdi à faire pacager ses porcs comme si c'était l'un de ses *auzo*. Dans la foulée, elle autorisera le pacage des porcs des habitants d'Urdazubi que le monastère dut convertir en *grange* mais sans personnalité propre. Les cartes étaient à nouveau brouillées. Mais le couvent avait du composer, il était affaibli.

Alors les Zugarramurditar projeteront d'édifier une belle église car ils disaient que celle du monastère était trop loin de chez eux et qu'il fallait emprunter de mauvais chemins pour s'y rendre. C'était mal commode, surtout quand il pleuvait... Le couvent accepta mais posa ses conditions : que ce soit la communauté qui la finance, que ce sanctuaire soit une annexe de leur établissement, qu'il en soit le patron perpétuel et qu'il y nomme les servants. Mais surtout, que la nouvelle église partage une partie des impositions. Décidément, Machado aurait pu dire : « Reviens Norbert, il fait grand froid par ici, nos cœurs de Jésus s'éteignent ! »



Enfin, un enfant du pays, le mécène Dutari, la construira. Pendant ce temps, à Madrid, le ministre Campomanes, qui n'aimait guère les seigneuries ecclésiastiques, portera le coup fatal. En 1835-1845, les Zugarramurditar se sépareront définitivement du couvent (fig. 5).

Fig. 5

Dérivant des armes du vieux *palacio* d'Urdax, les armes du monastère figurent sur le presbytère de Zugarramurdi.

C'est fini

De plus en plus lâché par ses protecteurs et criblé de procès tout au long des XVII^e-XVIII^e siècles, le domaine monacal se désagrègea. Le Concordat et la loi du 18 avril 1802 leur retira le vicariat d'Ainhoa. Très vite après, les autres vicariats baztandars furent perdus suite au *Plan benefical* de 1816. Ajoutons que les forges et les forêts étaient détruites par la soldatesque française. Et les voila sans revenus. Dans cet effondrement, le Baztan ne pourra rien récupérer. Pas plus qu'Urdazubi, Zugarramurdi n'est baztandar. Dans son dépit, la Très Noble Vallée isola le nouveau village par une mince bande de terre afin qu'il ne touche pas la frontière et ne puisse pas signer de facerie avec les Labourdins. Et pour bien assurer le coup, elle y distribuera des emplacements à certains de ses *auzo* (Elizondo, Errazu, Arizcun, Azpilcueta). Ils y construiront des ventas. L'histoire de ce secteur et de ses enclaves, entre les bornes R 60 à R 72, fut remarquablement étudiée par Descheemaeker.

Épilogue

« *Avant tout, frères bien aimés, que Dieu soit aimé ! Et, par suite, le prochain* ». Tel est le début de la Règle de saint Augustin, celle choisie par Norbert pour lui et pour les siens. Sans commentaire. ■

À propos du monastère, quelques repères...

Constructions et constructeurs

- **10 juillet 1526** : le couvent est totalement détruit par le feu ainsi que les maisons à ossature de bois associées.
- **1515** : le couvent est rattaché d'office aux Prémontrés de la Castille. C'est aussi le début du régime de la commende.

- **1520** : conquête de la Navarre.

• Martin de Bunano/Bulano

Évènements marquants

Un premier édifice à ossature de bois (?) est suivi par un édifice roman (« semblable » à ceux d'Ainhoa et de Lahonce) puis par un édifice gothique dont Pedro de Añoa et Juan de Echaide sont les abbés-entrepreneurs au XV^e siècle.

Juan de Orbara, abbé du monastère, est à Amaiur avec l'armée qui défend les souverains légitimes. Le couvent est occupé, les moines expulsés et les armes des nouveaux maîtres placées sur le portail d'entrée.

Alors que le monastère passe, non sans réticences, sous la coupe de la maison prémontré de Castille, le 31 janvier 1552 commence la destruction du vieux monastère gothique et le début des travaux de l'actuel sous la direction de l'abbé Domingo de Lanbadivar. Les travaux doivent durer 5 ans, mais faute de paiement, le chantier est arrêté, sa nef inachevée et sans couverture. 1587 : le roi débloque une aide et en 1598 le chœur est achevé et consacré.

- Casas Torres J.-M. & Abascal Garayoa A., 1948, *Mercados geograficos y ferias de Navarra*, Principe de Viana, 201 p. & cartes.
- Dauzet D.-M., 1995, *Petite vie de saint Norbert*, éd. Desclée de Brouwer, 209 p.
- Descheemaeker J., 1947, plusieurs travaux essentiels à lire dans : *Eusko Yakintza* Vol. 1 & II.
- Dupré E., Champenois J., Parant D. & Saint-Arroman Ch., 1993, Mines et métallurgies de la région d'Ainhoa, Espelette et Urdax, *Ikuska*, n° 1, 35-59.
- Dupré-Moretti E. & Saint Arroman Ch., 1993, Histoire moderne des mines d'Ainhoa, *Ikuska*, n° 2 28- 54.
- Éduc'actif, 1994, *Le Pays Basque au XVIII^e siècle*, Chambre de commerce de Bayonne, Conseil général & Lauburu, n° 1.
- Elso, M., 1947, Le royal monastère de San Salvador d'Urdax, *Eusko Jakintza*, III-IV.
- Elso M., 2013 (réédition), *Histoire d'un village basque, Ainhoa*, Elkar 171 p.
- Erdozáin Azpilcueta P. & Mikelarena Peña F., 2002, Siderurgia tradicional y comunidad campesina ; la gestion de las ferrerías municipales de Lesaka y Etxalar en 1750-1850. *Vasconia*, 32, 491-515.
- García Gainza M. C., Orbe Sivatte M., Martínez de Morentin A. D. & Azanza López J. J., 1996, Urdax & Zugarramurdi in : *Catálogo monumental de Navarra, V^o Merindad de Pamplona Imoz-Zugarramurdi*, Gob. de Nabarra, Arzobispo de Pamplona, Univ. Pamplona, 833 p. & 818 Pl.
- Goity B., 2007, *Histoire du diocèse de Bayonne*, Secrétariat de l'évêché, 493 p.
- Goñi Gastambide J., 1977, El monasterio premonstratense de Urdax en la edad media (1182-1520), Hommenaje a Fray Justo Pérez de Urbel OSB, *Col. Studian silesiana*, n°4, t. 2, 427-454.
- Goyheneche E., 1990, Bayonne et la région Bayonnaise du XII^e au XV^e siècle. Études d'histoire économique et sociale, Vitoria-Gateiz éd. Univ. del Pais vasco.
- Lambert E., 2003, Le pèlerinage de Compostelle et le Pays Basque français, *VIII^{ème} Congrès d'études basques, Eusko-Ikaskuntza*, (1954, Baiona-Uztaritz), 393-397.
- López de Guereño Sanz, M. T., 1972, El monasterio presmontratense de San Salvador de Urdax : génésis y evolucion historico-artística, *Principe de Viana*, 33, 37-74.
- Olaizola de, J. M., 2011, *El reino de Navarra en la encrucijada de su historia. El protestantismo en el Pais Vasco*, éd. Pamiela, 318 p.
- Parent G., 2005, Anciennes activités minières et métallurgiques en zone frontalière. Une prospection autour de la Vallée de Baigorry, *Trabajos de arqueología Navarra*, 269-291.
- Perales Diaz J. A., 2004, *Fronteras y contrabando en el Pirineo occidental*, Gob. Navarra, 379 p.
- Pérez de Villareal V., 1977, Ferrerías y ferrones por tierras de Baztan, *Cuadernos de etnología y de etnografía de Navarra*, n° 27, 345-358.
- Pérez de Villareal V., 1978, Ferrerías y ferrones (III), *Cuadernos de etnología y de etnografía de Navarra*, n° 28, 49-62.
- Pérez de Villareal V., 1981, Minetako zokoa, el lugar de las minas, *Cuadernos de etnología y de etnografía de Navarra*, n° 37, 165-182.
- Urzanqui T. & Olaizola de J. M., 1998, *La Navarra marítima*, éd. Pamiela, 382 p.
- Zudaire E., 1966, Facerías de la cuenca Baztán-Bidasoa, *Principe de Viana*, 106-107, 61-97.
- Zudaire E., 1967, Facerías de la cuenca Baztán-Bidasoa, *Principe de Viana*, 108-109, 161-242.
- Zudaire E., 1967, Monasterio de Urdax, Pamplona Dip. Foral de Navarra, *Temas de cultura popular*, n° 122.